

Parler patois ou *de* patois?

Locuteurs gruériens et néolocuteurs vaudois: le discours sur le francoprovençal dans les associations de patoisants

Manuel MEUNE, Université de Montréal

Résumé

Le gruérien, qui est encore parlé par des locuteurs natifs et jouit d'une certaine aura historique (qu'on pense au *ranz des vaches*), a un statut différent de celui du vaudois, variante de francoprovençal qui compte uniquement des néolocuteurs. L'article se penche sur deux organisations chargées de valoriser la langue régionale (Société des patoisants de la Gruyère, Association vaudoise des amis du patois) et analyse les résultats de questionnaires diffusés auprès de leurs membres. Il s'agit de comparer les parcours linguistiques familiaux ou la pratique actuelle (orale ou écrite) du patois, mais aussi les perceptions du prestige associé à ce dernier, les mesures envisagées pour assurer son avenir (enseignement, ancrage constitutionnel, unification des graphies) ou encore les sentiments éprouvés face à sa disparition. On pourrait dire que les répondants gruériens parlent encore *le* patois tandis que les Vaudois parlent *de* patois, mais tous doivent réfléchir à la transition menant d'une diglossie français/patois qui a longtemps pu rappeler le cas alémanique à une situation où la langue patrimoniale semble envisagée sous un angle plus mémoriel que linguistique.

Zusammenfassung

Der Greyerzer Patois, der noch Mutterprachler zählt und den eine historische Aura umweht – man denke an den (west)schweizweit bekannten *ranz des vaches* –, hat einen anderen Status als der Waadtländer Patois, eine Variante des Frankoprovenzalischen, die lediglich Neusprecher verwenden. Der Beitrag widmet sich zwei Organisationen, deren Aufgabe die Aufwertung der Regionalsprache ist (*Société des patoisants de la Gruyère*, *Association vaudoise des amis du patois*) und analysiert die Ergebnisse von Fragebögen, die deren Mitglieder ausgefüllt haben. Verglichen werden folgende Aspekte: die Sprachbiographien oder die aktuelle Praxis des Patois (mündlich oder schriftlich), aber auch welches Prestige er genießt, welche Massnahmen zur Sicherung seiner Zukunft ins Auge gefasst werden (Unterricht, Verankerung in die Verfassung, Vereinheitlichung der Schreibweisen), sowie welche Gefühle sein mögliches Verschwinden hervorruft. Man könnte sagen, dass Greyerzer *Patois sprechen*, während Waadtländer *von Patois sprechen*, doch alle müssen sich Gedanken machen über den Übergang von der Französisch/Patois-Diglossie (die lange Zeit an den Deutschschweizer Fall erinnerte) zu einer Situation, in der die tradierte Regionalsprache eher aus der Warte des Andenkens als aus einer sprachbezogenen Perspektive betrachtet werden könnte.

Riassunto

Il dialetto della Gruviera, che è ancora impiegato da parlanti nativi e gode di certo prestigio storico (si pensi al *ranz des vaches*), possiede uno statuto differente da quello del dialetto vodese, varietà di francoprovenzale che conta tra le proprie fila esclusivamente dei neo-parlanti. L'articolo presta particolare attenzione a due organizzazioni incaricate di valorizzare la lingua locale (*Société des patoisants de la Gruyère*, *Association vaudoise des amis du patois*) e analizza i risultati di diversi questionari somministrati ai membri di tali associazioni. Si tratta di confrontare i percorsi linguistici familiari o la pratica attuale (orale o scritta) della varietà locale, ma anche le percezioni del prestigio associato ad essa, le misure approntate per assicurarne l'avvenire (insegnamento, rafforzamento istituzionale, unificazione delle grafie) o ancora i sentimenti provati di fronte alla sua sparizione. Si potrebbe affermare che i partecipanti all'inchiesta nella Gruviera parlano ancora *il* patois mentre gli abitanti del Vaud parlano *di* patois, ma tutti devono riflettere sulla transizione che conduce da una diglossia francese/*patois* che a lungo ha potuto ricordare il caso alemannico, ad una situazione in cui la lingua locale tradizionale pare essere considerata attraverso una prospettiva 'memoriale' piuttosto che linguistica.

Avec le valaisan, le gruérien¹ est sans doute la variante de francoprovençal qui jouit de la plus grande visibilité en Suisse romande, par le nombre de locuteurs dont c'était la langue principale dans l'enfance ou qui l'ont entendu fréquemment en association avec le français, mais aussi par la notoriété de l'écrivain conservateur Gonzague de Reynold qui en a fait l'incarnation de l'attachement au terroir (Meune 2010, 53-55). Quant au vaudois, il ne compte plus aucun locuteur natif, mais il fait partie du répertoire de locuteurs 'néonatifs' qui ont décidé d'apprendre ce parler qui, bien souvent, était celui de leurs aïeux. Pour nommer ces parlers, les locuteurs emploient généralement le mot 'patois', que nous reprendrons, mais sans oublier qu'en l'absence de précision, ce concept peut désigner n'importe quelle langue et qu'il véhicule souvent des connotations négatives – même si celles-ci sont moindres en Suisse qu'en France, puisque la construction nationale n'y est jamais passée par l'imposition d'une langue commune.

Les variétés gruérienne et vaudoise du francoprovençal ainsi que les littératures en relevant ont été décrites précisément (RéseauPatrimoineS 1997; Currat 1992; Duboux-Genton 1981; Reymond/Bossard 1979; Page 1971), mais elles ont peu fait l'objet d'études sociolinguistiques² et on sait mal ce que le patois représente pour ses (néo)locuteurs, sur les circonstances dans lesquelles ils l'utilisent ou sur la façon dont ils envisagent son avenir. Cet article présente des éléments d'information apparus dans deux enquêtes. Le premier questionnaire a été diffusé en 2009 auprès de la Société des patoisants de la Gruyère (Meune 2012a). Il comprenait des questions sur la perception du dialecte alémanique ou du bilinguisme dont il ne sera pas question ici, puisqu'il s'agit d'abord de comparer les représentations du patois avec celles qui ressortent d'un second questionnaire, diffusé au printemps 2012 auprès de l'Association vaudoise des amis du patois (Meune 2012b), et qui, davantage centré sur le patois, comprenait un nombre restreint de questions³ – généralement identiques pour faciliter la comparaison.

Ces deux associations de patoisants, fondées respectivement en 1984 et 1953, mais liées à un mouvement de revitalisation qui remonte au XIX^e siècle, peuvent être considérées comme les plus emblématiques de leur région, même si elles coexistent avec d'autres. Dans l'idéal, il conviendrait de compléter l'étude par une recherche portant sur un groupe représentatif de toute la population fribourgeoise et vaudoise, afin de mieux mettre en évidence la perspective des patoisants. Ces deux enquêtes n'en offrent pas moins une occasion unique de comprendre certains enjeux en vigueur en permettant de dégager quelques représentations – qu'on peut définir comme des microthéories circulant dans l'espace social, comme un faisceau d'opinions et d'attitudes qui aident à interpréter divers faits, y compris linguistiques (Cavalli/Coletta 2003, 17; Jodelet 1989). L'analyse ne vise donc pas tant à vérifier l'adéquation entre représentations et 'réalité' qu'à décrire la gamme des discours en présence et à faire ressortir ceux qui sont prépondérants. Et si l'on peut dire pour simplifier que les Gruériens parlent encore le patois, tandis que les Vaudois parlent *de* patois, les deux groupes s'intéressent à une langue menacée de disparition (Duchêne/Heller 2008), et il importe par exemple de voir dans quelle mesure ils

¹ Le plus souvent, nous employons les glottonymes 'gruérien', 'valaisan' ou 'vaudois' au singulier et sans les combiner avec le mot 'patois', par commodité mais aussi parce que cette dénomination unifiante correspond à certaines représentations sociales et constructions discursives en vigueur dans les régions concernées (voir l'anthologie en fin de volume, p. 114). Cet emploi peut cependant être perçu comme discutable dans le cas de parlers non standardisés.

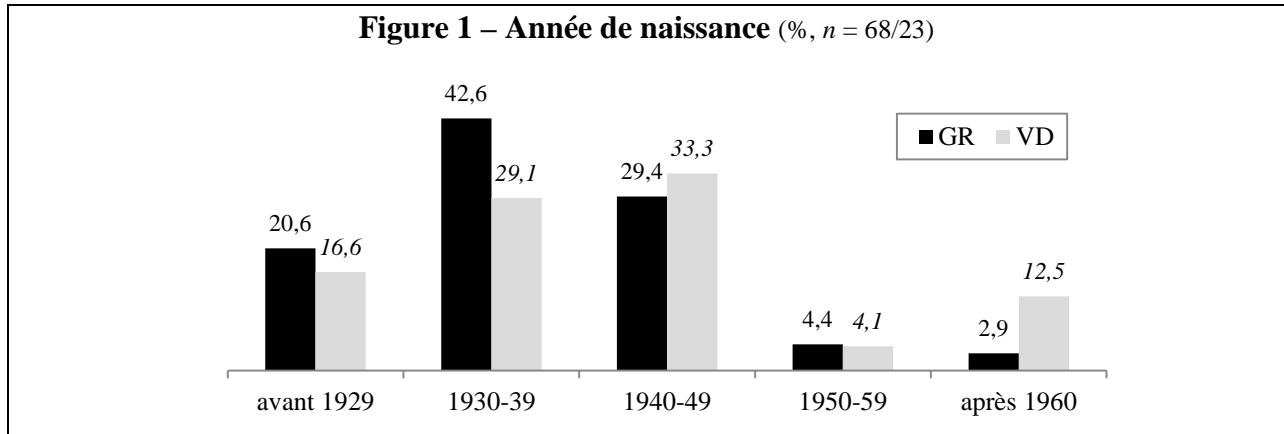
² L'enquête de Singy (1996) sur le français dans le canton de Vaud aborde toutefois en filigrane la question du patois.

³ Gruyère/Vaud: 8/3 pages, 65/35 questions (ouvertes ou à choix multiples), 70/24 répondants.

tendent à produire un discours qui essentialise la langue – comme unité organique à préserver – ou s’ils réagissent avec une sérénité empreinte de fatalisme à la coexistence – et aux interférences – entre patois et français. Les résultats doivent du reste être interprétés avec précaution, le nombre de répondants étant peu élevé, mais les ordres de grandeur qui se dégagent nous paraissent souvent assez significatifs pour autoriser des interprétations.⁴ Au-delà des statistiques, nous citerons également certaines réponses aux questions ouvertes ou des commentaires libres pour illustrer l’éventail des opinions.⁵

Profil des répondants

En Gruyère, le groupe de répondants est constitué pour deux tiers d’hommes et pour un tiers de femmes (23 sur 70), tandis que du côté de Vaud, les femmes sont aussi nombreuses (12 sur 24). Plus de la moitié des répondants gruériens sont nés dans les années 1920 ou 1930, et un tiers dans les années 1940. Seuls 5 répondants sont nés dans les années 1950 ou 1960 (fig. 1). La situation est comparable chez les Vaudois, qui apparaissent un peu plus jeunes, la décennie la plus représentée étant celle des années 1940 – le plus jeune répondant est né en 1970.



Les professions représentées chez les Gruériens relèvent largement de la classe ouvrière et, dans une moindre mesure, de la classe moyenne. Les agriculteurs forment incontestablement la profession la plus représentée (13%). Le profil des Vaudois est différent: les enseignants sont très surreprésentés (39%) et les travailleurs intellectuels et les cadres sont plus nombreux que les représentants de professions plus manuelles.⁶ Ceci semble rappeler que l’intérêt pour le vaudois est devenu une démarche patrimoniale qui ne correspond plus à la pratique vivante du patois qui fut jadis celle des couches les plus populaires et rurales.

⁴ Dans les graphiques, les pourcentages se rapportent soit au nombre *n* de répondants à une question, soit, pour les questions ouvertes et celles auxquelles on pouvait donner plus d’une réponse, au nombre d’occurrences pour chaque catégorie (*n* = x occ.).

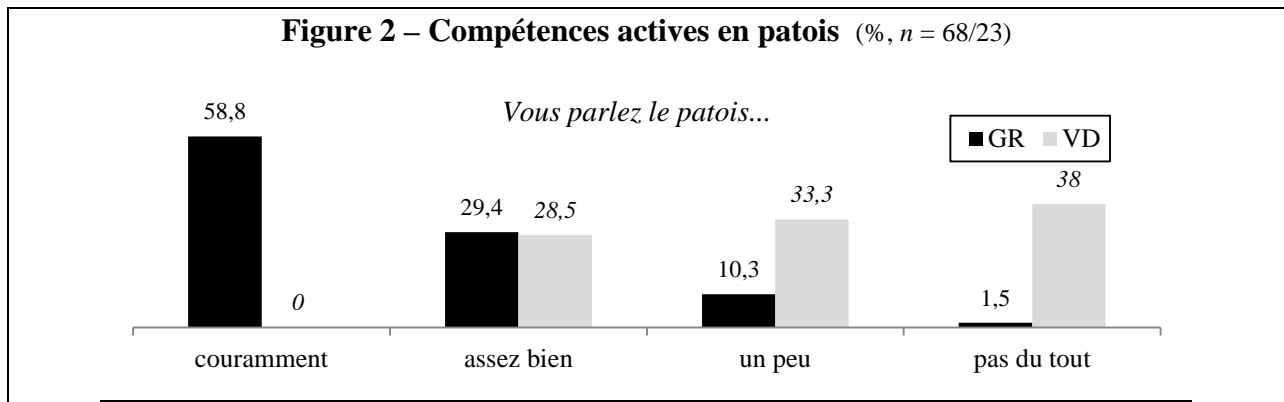
⁵ Nous en avons rectifié l’orthographe, la ponctuation et parfois la syntaxe (en l’indiquant par des crochets). Par ailleurs, nous avons choisi d’utiliser ‘répondant’ comme forme neutre, même lorsqu’il s’agissait d’une répondante, par souci de simplification et pour respecter mieux encore l’anonymat des réponses.

⁶ Pour plus de précisions, s’agissant de cette question comme d’autres, nous renvoyons aux rapports d’enquête (Meune 2012a et 2012b).

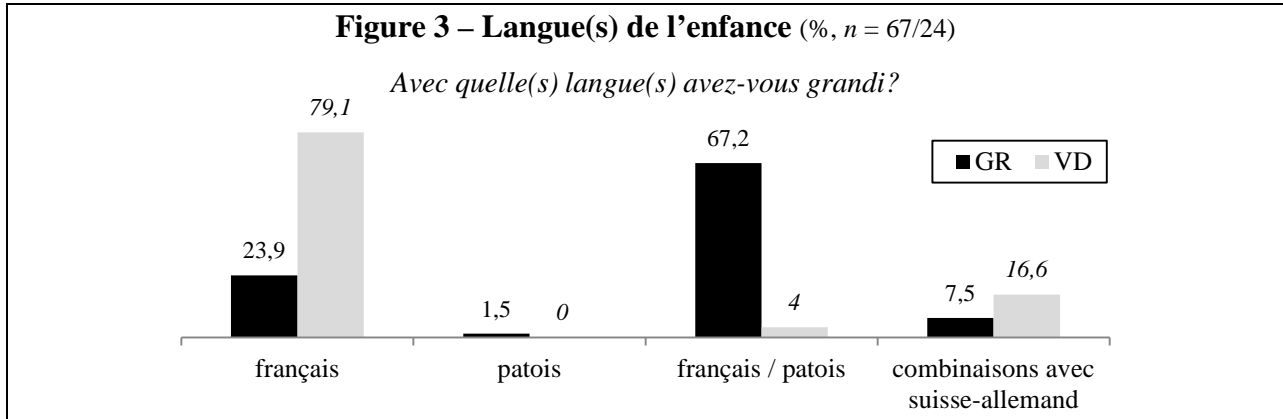
Dans la question ouverte où les répondants devaient préciser ce qui motive leur participation à une société de patoisants, on trouve 4 types de réponses – parfois combinés. Les Gruériens évoquent à parts égales la convivialité (« rencontres et amitié »; « la fraternité, la joie ») et les motivations linguistiques – et hédonistes (« l'occasion de le parler; cela m'apporte beaucoup de plaisir »; « le bonheur [...] [de] chanter cette langue gracieuse »). Un peu moins fréquemment apparaissent des aspects relevant du militantisme (« essayer de sauver cette belle langue »; « le transmettre pour le sauvegarder ») ou d'une nostalgie d'ordre identitaire (« garder les racines (l'identité) »; « nos vraies origines »; « respect de nos anciens »; « parler la langue de mon enfance »). Chez les Vaudois, le plaisir de parler est moins présent et les motivations linguistiques semblent moins associées au plaisir qu'à l'apprentissage. Leur statut de néolocuteur apparaît dans des commentaires qui insistent sur l'intérêt intellectuel pour cette langue (« curiosité et recherches linguistiques »; « le goût des mots »; « passion pour la langue »; « intérêt en parallèle avec le français médiéval »), mais aussi sur le sentiment d'une permanence du patois dans le français, qu'il s'agirait de faire réapparaître comme un palimpseste: « j'ai parlé en tant qu'enfant un français très influencé par le patois [dont l'apprentissage est une] sorte de revanche vis-à-vis de ceux qui se sont efforcés de m'inculquer un 'bon français' dénué de sens pour moi à cette époque ». Le militantisme et le souci d'ordre identitaire apparaissent également chez les Vaudois qui évoquent ce qui apparaît parfois comme un lien sacré entre langue, pensée et territoire: « ce vieux langage est un reflet de mon pays »; « un fil rouge culturel tendu entre les générations »; « intérêt pour la façon de communiquer de mes ancêtres, [...] leur façon de penser, indissociable du langage »; « reconnaissance de mon identité vaudoise »; « j'aime [...] les gens de la terre, nos ancêtres ».

Répertoire et pratiques linguistiques

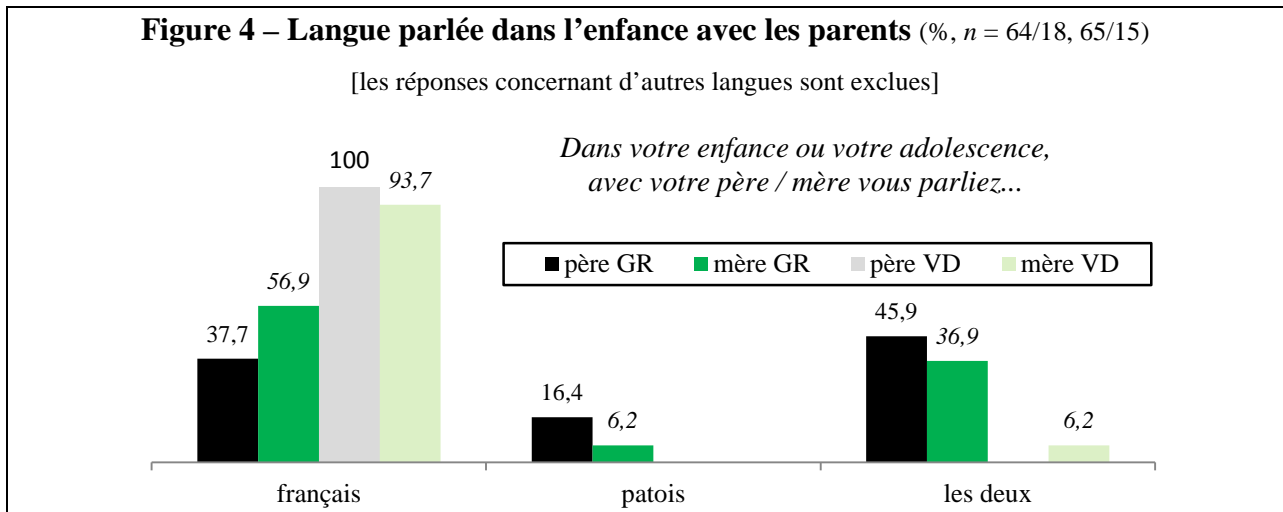
La grande majorité des Gruériens adhèrent à la société de patoisants pour *entretenir* leur patois, non pour l'apprendre, car plus de la moitié disent parler le patois « couramment », et un peu moins d'un tiers « assez bien » (fig. 2). Seul un répondant dit ne pas le parler du tout. L'image est inverse chez les Vaudois, dont aucun n'estime parler patois « couramment », les répondants se répartissant à parts égales entre ceux qui le parleraient « assez bien », « un peu » ou « pas du tout ». La rupture de la transmission du parler local est si ancienne que l'intérêt intellectuel pour une langue patrimoniale semble avoir pris le pas sur le désir de développer des compétences en langue parlée.



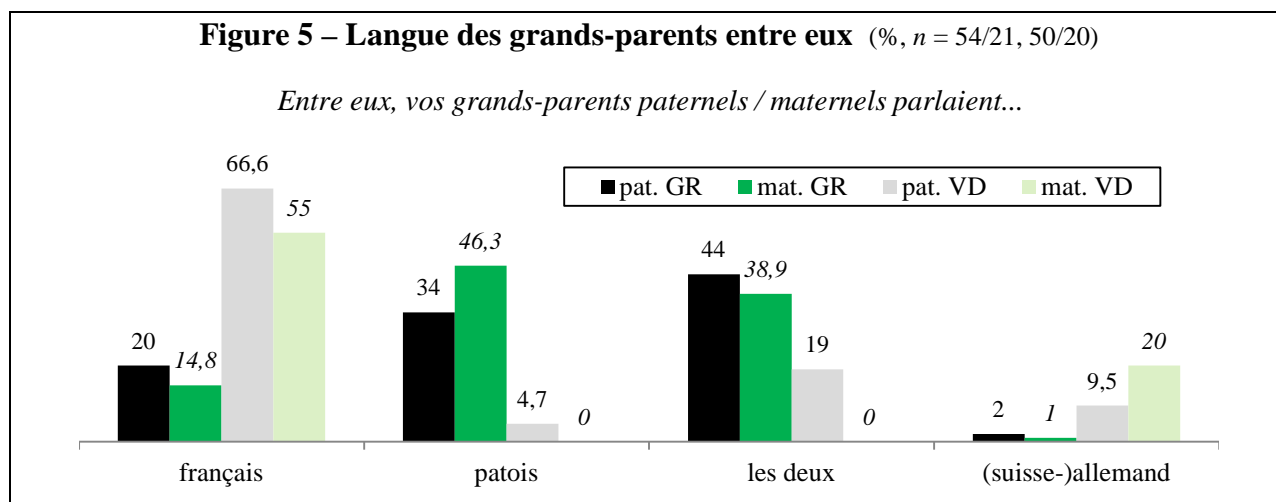
S’agissant des langues qui coloraient l’environnement linguistique des répondants dans leur jeunesse (fig. 3), le français associé au patois est mentionné dans deux tiers des cas par les Gruériens, mais par un seul Vaudois (grâce à des contacts avec une arrière-grand-mère). Les Vaudois ont donc grandi dans leur immense majorité en milieu francophone (quelquefois germanophone et italophone) et les parlers vaudois ne font plus partie de leur mémoire vive.



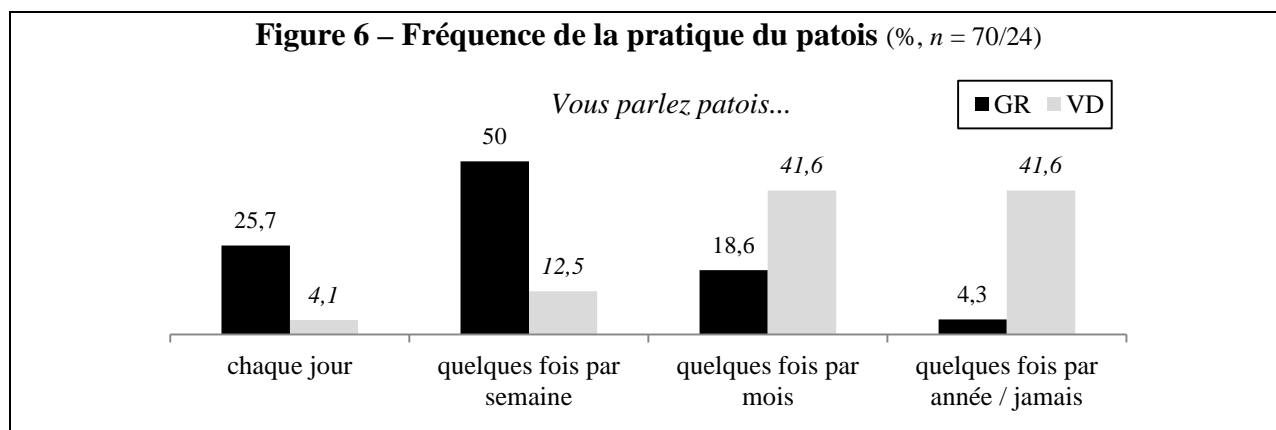
C’est plus souvent avec leur père que les répondants gruériens parlaient patois (fig. 4), contrairement aux représentations voulant que la mère soit par excellence la ‘gardienne de la langue’. Les hommes semblent avoir davantage contribué à la transmission de la langue séculaire – sans doute en partie parce que les femmes, défavorisées par le sexisme systémique et le « marché linguistique » (Bourdieu 1977), pouvaient moins se permettre d’entretenir une langue au statut peu prestigieux qui risquait de compromettre leur ascension sociale ou celle de leurs enfants. Chez les Vaudois, la presque totalité des répondants ont été socialisés uniquement en français (si l’on excepte les langues non-galloromanes). Une seule personne dit avoir pratiqué le patois avec sa mère, tout en précisant « très peu ». Cette question confirme que le vaudois a depuis longtemps perdu son statut de langue vivante – même si, au vu des néolocuteurs, cela ne signifie pas qu’on doive le qualifier de ‘langue morte’.



Si l'on se concentre sur la(les) langue(s) qu'utilisai(en)t entre eux leurs grands-parents (fig. 5), les Gruériens montrent que ces derniers étaient plus d'un tiers à parler uniquement patois. Les réponses des Vaudois, très différentes, témoignent malgré tout de l'époque où la diglossie⁷ français-patois était une réalité tangible dans leur canton. Ces traces d'une pratique vivante du patois ne suffisent toutefois pas à contredire la réalité d'une disparition très ancienne des parlers francoprovençaux vaudois.



La pratique fréquente du patois (fig. 6) est le fait des seuls répondants gruériens, dont un quart disent le parler « chaque jour » et la moitié « quelques fois par semaine ». Chez les Vaudois, au vu de l'auto-évaluation des compétences linguistiques, on constate sans surprise que la pratique fréquente du patois est marginale, 20% disant même ne « jamais » le parler – y compris, peut-on supposer, lors des réunions de l'association, dont la fonction de transmission de la langue parlée apparaît peu marquée.

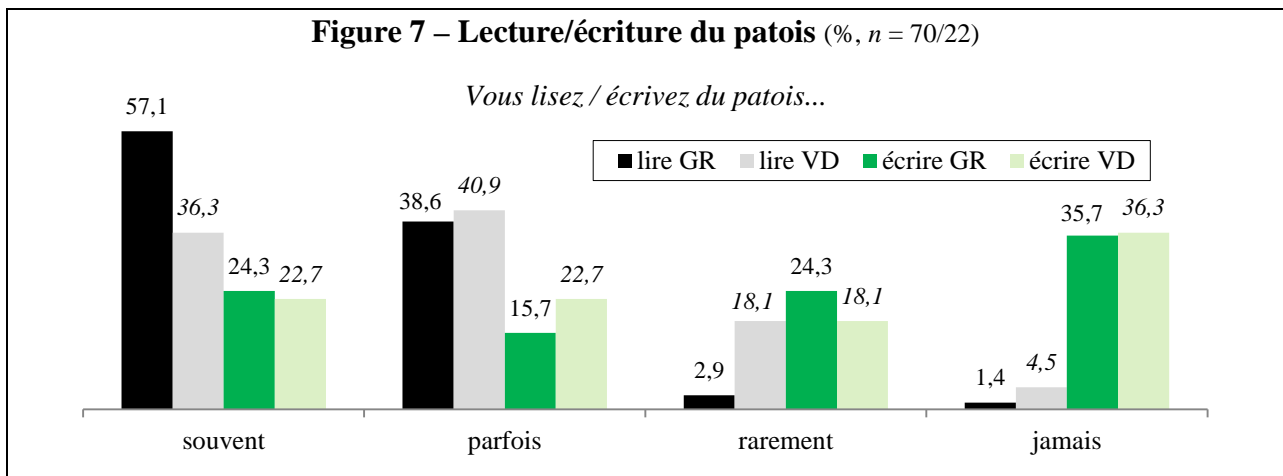


⁷ On pourrait aussi recourir, comme le font d'autres contributeurs (voir Elmiger, Matthey), au concept de 'dilalie', proposé par Berruto (1987) pour désigner des contextes où la langue 'haute' et la langue 'basse' sont utilisées quotidiennement, ce qui annonce déjà le recul de la langue la plus fragile et la moins normée.

Pour expliquer le fait qu'ils ne parlent pas couramment patois, les répondants gruériens concernés insistent beaucoup sur le rôle de l'école. C'est dans une moindre mesure qu'ils en attribuent la responsabilité à leurs pères et mères, conscients qu'il a pu être difficile, pour des parents attachés à la réussite sociale de leurs enfants, de ne pas intérioriser le discours ambiant de dévalorisation du patois. En revanche, les Vaudois soulignent dans l'immense majorité des cas que personne ne le parlait autour d'eux, le 'choix' familial de l'abandon du patois étant très ancien. La répression scolaire des parlers locaux n'est pas évoquée comme une expérience directe – comme elle l'est chez les Gruériens –, et de façon intéressante, un répondant souligne implicitement que ce n'est pas le patois qui était banni, mais tout au plus ses traces dans le français régional (« les mots patois étaient combattus »).

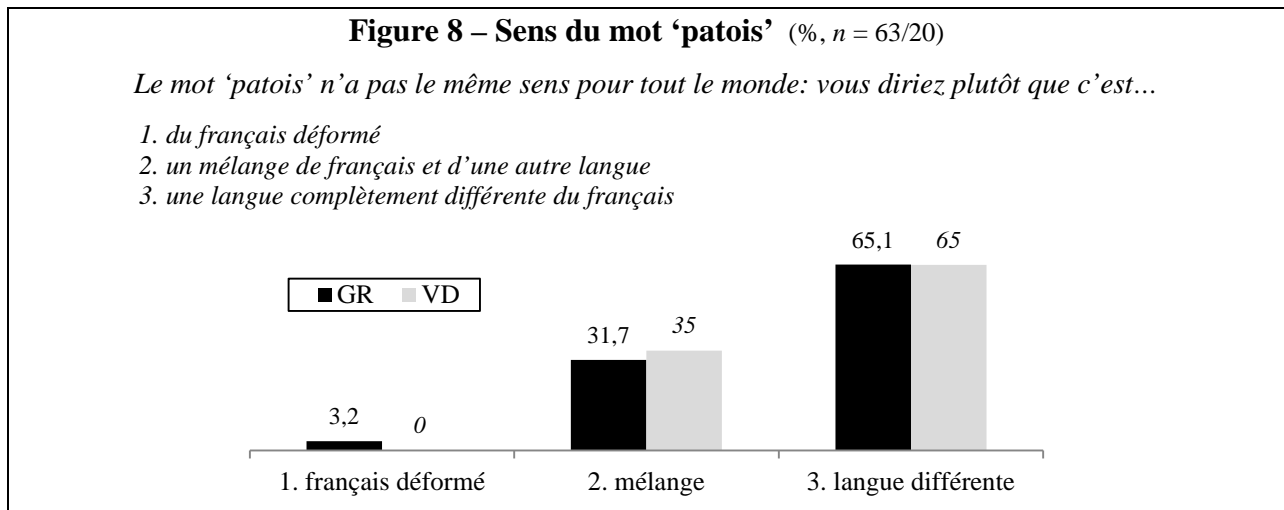
Les répondants gruériens sont logiquement plus enclins à affirmer qu'il existe des situations de prédilection pour employer le patois. Ils évoquent ainsi ce qui déclenche son usage automatique (« rencontres avec des amis d'école »; « avec mes amies et amis de montagne, le soir au coin du feu au chalet »; « avec des armaillis »), mais aussi, plus rarement, des rencontres avec la famille ou avec des représentants de certains milieux (« dans ma profession d'acheteur d'immeubles agricoles, de bétail »; « avec les bûcherons d'un certain âge »). Quelques Vaudois évoquent des situations de conversation, mais qui semblent peu spontanées, comme lorsqu'il s'agit de transmettre des bribes de patois aux petits-enfants, dans une approche ludique qui relève d'abord de la sensibilisation – un répondant évoque toutefois des situations de « surprise » ou de « colère » qui seraient le dernier refuge de la langue patrimoniale.

La lecture de textes en patois est fréquente parmi tous les répondants (fig. 7). Elle est moindre chez les Vaudois, mais reste beaucoup plus fréquente que la pratique orale du patois. L'écriture active est plus rare, mais un tiers des répondants gruériens comme vaudois disent écrire « souvent » ou « parfois » le patois. S'agissant des types de textes lus, plus de la moitié des occurrences gruériennes évoquent des rubriques de journaux (*La Gruyère*), les autres concernant divers écrits non périodiques (histoires, poésie, théâtre, chansons, etc.). Les Vaudois évoquent également des textes à vocation littéraire, mais aussi, fait saillant, les bulletins associatifs (*Lo conteu*). Pour la production écrite, les répondants des deux groupes citent des catégories similaires, mais également, dans quelques cas, un usage plus intime (journal, cartes, courriels) ou symbolique (« je glisse un mot patois qui 'claque' mieux qu'en français »).

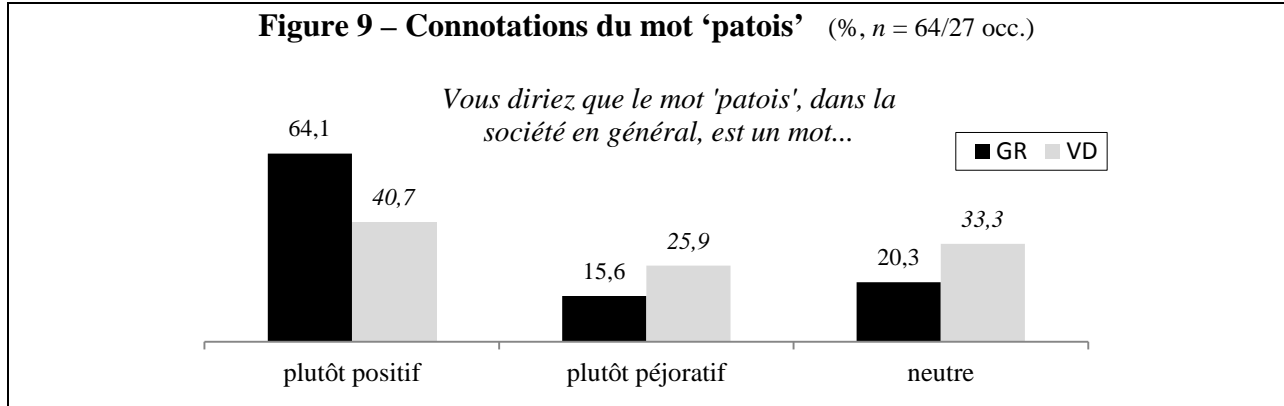


Attitudes face à l'objet linguistique 'patois'

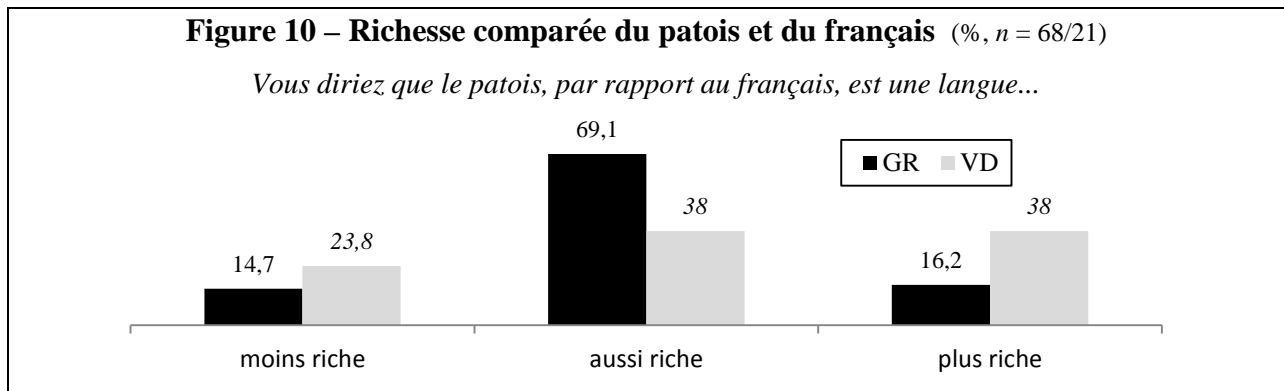
Au-delà de la pratique du parler local, quelles sont les attitudes des répondants vis-à-vis du patois – un objet linguistique parfois difficile à identifier? Lorsqu'on cherche à connaître le degré d'autonomie qu'ils lui prêtent – par rapport au français – (fig. 8), on n'observe aucune différence entre Gruériens et Vaudois. Presque personne ne souscrit à l'idée qu'il serait une forme de « français déformé » et ils sont deux tiers à estimer que le patois est une langue distincte, « complètement différente du français »; certains nuancent, par exemple en inscrivant « passablement différente » ou en précisant qu'il serait une « forme plus archaïque » du français – ce qui renvoie à l'interrogation des linguistes sur la genèse du francoprovençal comme espace linguistique autonome et à la datation de l'apparition de cette troisième langue galloromane. Dans un tiers des cas, les répondants jugent que le patois est un « mélange de français et d'une autre langue »; on peut du reste penser qu'ils seraient plus nombreux à défendre cette thèse si leur appartenance à une société de patoisants n'avait pas induit un certain travail sur les représentations linguistiques, et conféré au patois un supplément de prestige qui contredit les attitudes d'infériorisation souvent associées à l'idée de 'mélange'.



Face à la question sur les connotations du mot 'patois' (fig. 9), les Gruériens estiment à deux tiers que celui-ci est « plutôt positif ». Il se peut qu'ils projettent sur l'ensemble de la société la perception qu'eux-mêmes en ont, mais aussi que cette impression corresponde à une valorisation du terme plus fréquente en Suisse romande que dans d'autres sociétés francophones; seule une étude plus vaste pourrait évaluer la charge négative du mot 'patois' et indiquer si son utilisation à des fins de patriotisme local, voire national – sur fond de mythologie ruraliste – a pu compenser certains effets de la hiérarchisation implicite qu'établit le terme entre langues plus ou moins nobles. Les Vaudois apparaissent plus dubitatifs. Une personne ajoute « pour moi », d'autres précisent que le mot est devenu positif « depuis peu », que c'est « très variable selon les personnes » ou « les milieux », et une dernière illustre ainsi l'ambiguïté du concept: « [P]our certains patoisants le mot patois semble le meilleur, le plus cher à leur cœur, mais la plupart du temps ces patoisants ne considèrent pas le patois comme une vraie langue avec laquelle on peut tout dire, voilà pourquoi je considère le mot 'patois' comme péjoratif, mais ça ne me gêne pas de l'utiliser avec des personnes qui aiment l'utiliser. »



Un autre indice tend à prouver que les répondants refusent d’intérioriser toute vision du patois comme langue intrinsèquement inférieure (fig. 10). Peu d’entre eux estiment que le patois serait « moins riche » que le français. Les autres le jugent « aussi riche » ou « plus riche », en pensant sans doute à des champs lexicaux liés à l’agriculture, l’élevage, la météorologie, etc. Ces réponses peuvent être de type performatif – on *affirme* que le patois est riche pour (se) persuader qu’il *l’est* –, mais il n’est pas exclu que certains répondants se montrent ici conscients que tout parler peut être enrichi et adapté à la modernité à l’aide de néologismes ou d’emprunts ajustés phonétiquement. Parmi ceux qui explicitent leurs réponses, on peut distinguer différents types de discours. Les plus enthousiastes soulignent que le patois est « plus expressif », « plus imagé », « plus incisif », « plus savoureux » qu’un français inapte à exprimer certaines réalités; d’autres évoquent la variété de son vocabulaire, mais sans en déduire une quelconque supériorité, ou rappellent que chaque langue possède ses forces propres. On note enfin que quelques ‘francophiles’ considèrent le français comme fondamentalement supérieur (« la plus belle langue du monde »).



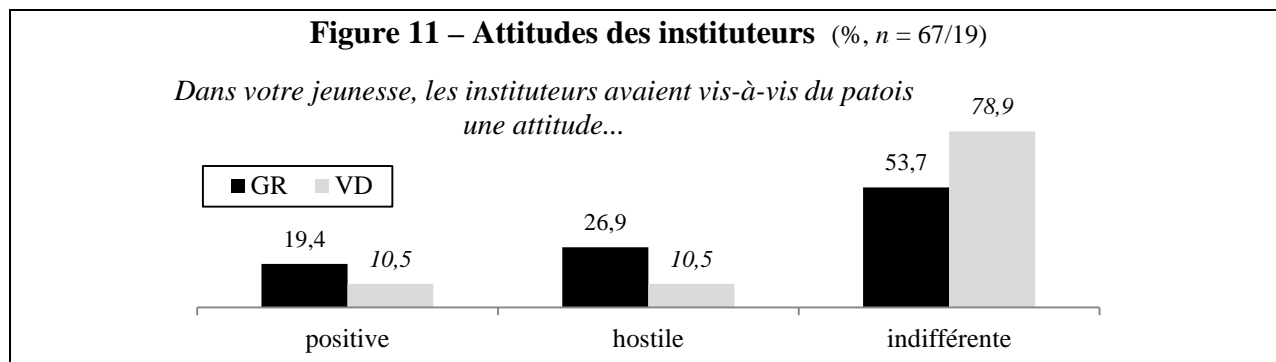
Une façon de percevoir l’attachement au terme ‘patois’ consiste à observer si la référence géographique qu’utilisent les répondants pour qualifier leur parler est associée ou non à ce mot. Le terme ‘patois’ (qui figure déjà dans la question⁸) est ajouté spontanément par les répondants à l’information géographique qu’ils choisissent, dans 62,5% des cas pour les Vaudois (n = 24) et dans 40% des cas pour les Gruériens (n = 52), ce qui rappelle la forte prégnance identitaire du terme – sans doute fréquemment utilisé seul en situation de communication informelle. Même si,

⁸ « Comment appelez-vous la variété de patois que vous parlez? »

en l'absence d'adjectif, le terme 'patois' n'informe pas sur la réalité politico-historique de la langue à laquelle il s'applique, il reste incontournable. Certains, dans une attitude plus ou moins consciente, souhaitent probablement conférer davantage de dignité à leur parler en préférant à 'patois' *xy* le terme *xy*. Mais si les linguistes tendent à remplacer 'patois' par 'parler', la prédilection des patoisants pour le mot 'patois' a pour effet paradoxal qu'il est impossible d'y renoncer – même dans une étude à vocation scientifique.

Indépendamment de l'utilisation ou non du terme 'patois', on observe que chez les Gruériens, la référence à la Gruyère domine très largement – dans des graphies françaises ou patoises (« gruyèrien », « gruyérien », « gruèrien », « Grévire »). Quelques répondants 'immigrés' évoquent les parlers de la Broye ou de la Sarine (« broyard », « couatzo »). Chez les Vaudois, c'est la référence vaudoise qui l'emporte, suivie de références régionales ou extracantonales. On trouve ainsi, par ordre de fréquence: « patois vaudois »; « patois du Jorat »; « vaudois », « dzoratâi »; « vaudois du Gros de Vaud »; « clli dâo Dzorât »; « du Jorat »; « patois vaudois du Jorat »; « fribourgeois »; « patois de la Gruyère »; « patois valaisan ».

S'agissant de l'attitude qu'ils prêtent à leurs anciens instituteurs vis-à-vis du patois, la majorité des répondants estiment qu'elle était « indifférente » (fig. 11). Les Vaudois, en particulier, ont grandi dans un contexte scolaire où la 'question patoise' était considérée comme réglée et où la langue locale n'avait depuis bien longtemps plus besoin d'être interdite – elle l'avait été au début du XIX^e siècle.⁹ En Gruyère, les répondants sont tout de même un quart à évoquer une attitude « hostile » et certains apportent des détails sur le dénigrement institutionnel. D'autres mentionnent cependant l'attitude « positive » des régents et suggèrent que malgré l'interdiction officielle (voir Gadiet, dans ce volume), il ne tenait qu'à eux d'accorder plus de place à la langue régionale. Ils rappellent qu'un nombre non négligeable d'instituteurs, en sensibilisant leurs élèves à la culture orale ou à la littérature en patois, ont forgé une conscience linguistique gruérienne particulière: « il nous parlait en patois »; « l'instituteur participait activement aux théâtres patois »; « mon dernier maître (fils d'un patoisant littéraire) réagissait très positivement »; « mon instituteur m'avait fait apprendre une poésie en patois à réciter devant l'inspecteur scolaire ».



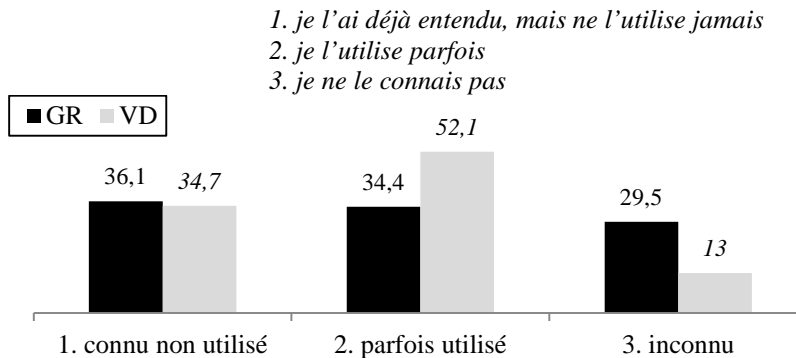
Si l'utilisation du mot 'patois' est générale, la connaissance du terme 'francoprovençal', glottonyme savant, l'est moins (fig. 12). Un tiers des Gruériens disent utiliser « parfois » le terme, un autre tiers dit ne pas le connaître, tandis que le dernier tiers admet le connaître, mais ne jamais l'utiliser. Ceci peut étonner puisque le concept a été largement employé dans les médias

⁹ Arrêt du Petit Conseil, 26 octobre 1806: « [L]es régents interdiront à leurs écoliers, et s'interdiront à eux-mêmes, l'usage du patois ».

lors de la sortie d'un album de Tintin en gruérien (Hergé 2007a), mais rappelle à quel point le mot 'francoprovençal' peine à s'imposer, tant il paraît hybride et géographiquement ambigu, donc peu avenant.¹⁰ En l'absence de formation métalinguistique de la population, il peut d'autant moins faire office de vecteur identitaire qu'il ne correspond à aucune entité politique ou administrative. Le glottonyme 'patois', associé ou non à une région, reste le référent identitaire par excellence. Notons toutefois que les répondants vaudois sont un peu moins nombreux à ne pas connaître le terme, cette forme de « conscience francoprovençale » pouvant être liée à leur degré d'instruction ou à une volonté des leaders de développer une appartenance suprarégionale parallèle à l'ancrage vaudois.

Figure 12 – Connaissance du terme 'francoprovençal' (%) (n = 61/23)

Pour les linguistes, les patois du canton de Fribourg font partie du 'francoprovençal'. Que diriez-vous de ce mot?



La conscience linguistique supralocale apparaît néanmoins dans la question portant sur les autres parlers relevant du domaine francoprovençal.¹¹ Pour les références italiennes, le Val d'Aoste est beaucoup cité, suivi du Piémont. Pour la Suisse, après le Valais, Fribourg et Vaud, on rencontre aussi Neuchâtel ou Genève, malgré la disparition ancienne de leurs parlers locaux. S'agissant de la France, la représentation de l'étendue du francoprovençal se révèle plus précise chez les Vaudois – malgré quelques références 'hors-zone' – que chez les Gruériens, qui semblent ne connaître que la Savoie, alors que les Vaudois évoquent un domaine dépassant l'Arc alpin, intégrant le Lyonnais, mais aussi le Dauphiné, la Bresse, le Bugey et le Forez, témoignant d'une intégration du discours savant sur le francoprovençal.

Avenir et promotion du patois

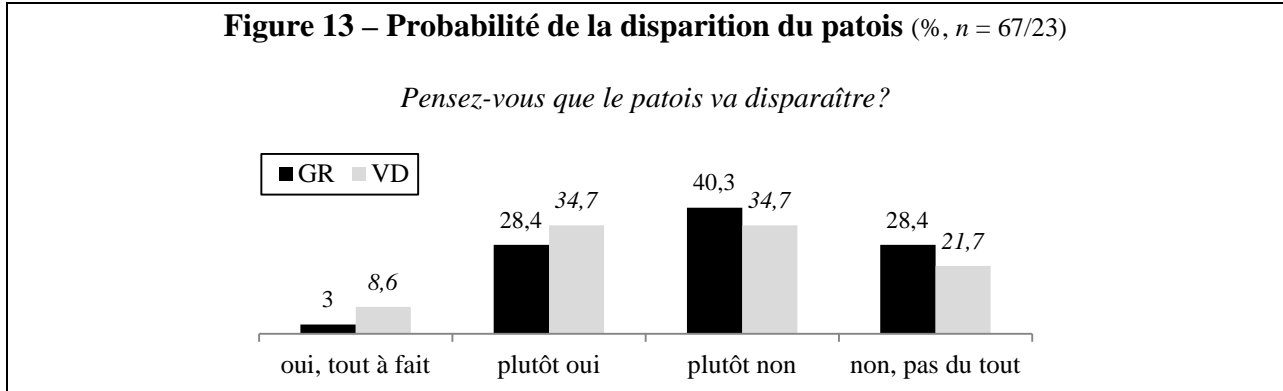
Les locuteurs gruériens et les néolocuteurs vaudois partagent le désir de pérenniser le patois, mais quelle perception ont-ils de son avenir et de la nécessité d'agir pour enrayer son éventuelle extinction? S'agissant de la probabilité de sa disparition (fig. 13), ils se veulent optimistes et estiment majoritairement qu'il ne va pas disparaître (« plutôt non », « non, pas du tout »). On peut y voir une approche volontariste visant à se donner confiance, à énoncer une

¹⁰ Le terme 'arpitan', proposé par des militants souhaitant renforcer la conscience transnationale et mettre fin à l'ambiguïté d'un concept qui renvoie à une Provence qui ne fait pas partie du domaine, n'est connu que de 13% des répondants gruériens.

¹¹ « Si vous connaissez le mot 'francoprovençal', selon vous, quels autres patois en font partie? »

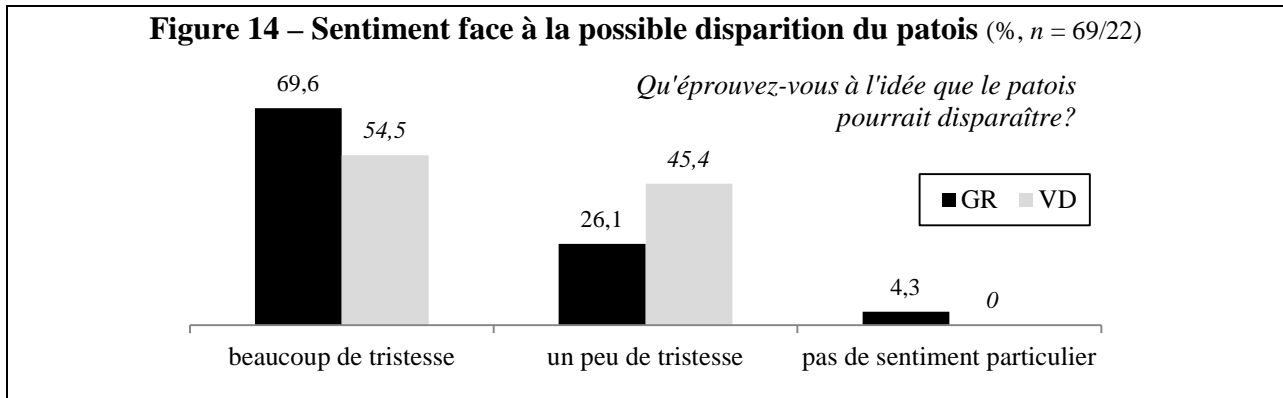
prophétie autoréalisatrice, mais aussi le signe que nombre de répondants jugent réellement qu'il n'est pas trop tard pour conserver cette langue sinon très vivante, du moins présente. Un répondant évoque la dimension performative de son choix (« plutôt non »), en mentionnant les paradoxes que rencontre tout militant linguistique: « J'ai été volontairement optimiste. Depuis plus de 200 ans on parle de la mort inéluctable du patois. C'est vrai qu'il ne se porte pas bien, mais penser qu'il va mourir l'aiderait à mourir plus rapidement ».

Figure 13 – Probabilité de la disparition du patois (%) , n = 67/23)



Face à la possible disparition du patois – et malgré l'absence de conflit qui semble caractériser le lent transfert linguistique en cours en Suisse (Maître/Matthey 2007, 92) –, la tristesse est manifeste (fig. 14), moins cependant dans le cas des Vaudois, comme si l'ancienneté du déclin du vaudois empêchait trop d'émotion face à une évolution perçue comme inévitable. Les Gruériens qui explicitent leur sentiment évoquent une forte nostalgie liée à l'identité familiale ou ethnoculturelle ainsi que la perte patrimoniale: « c'est la langue de nos ancêtres qui disparaîtrait »; « cela serait une perte d'identité »; « la fin du patriotisme »; « une partie de notre enfance et de nos traditions qui s'en irait »; « un trésor de notre patrimoine qui disparaîtra ». D'autres, à la tristesse tempérée, évoquent un déclin historiquement et sociologiquement inéluctable, liée à la diversification ethnique, voire à la mondialisation: « ce n'est pas l'essentiel de la culture, et la globalisation est un rouleau compresseur »; « avec le mélange de population, les jeunes n'auront plus la possibilité de causer, avec tous les étrangers »; « trop de langues qui sont plus importantes pour beaucoup de personnes ». Certains, refusant tout défaitisme, affichent pourtant leur volonté de poursuivre les efforts de revitalisation: « il faut avoir le courage de le parler et le transmettre aux jeunes »; « on sauve les animaux en voie de disparition, pourquoi pas le patois ».

Figure 14 – Sentiment face à la possible disparition du patois (%) , n = 69/22)

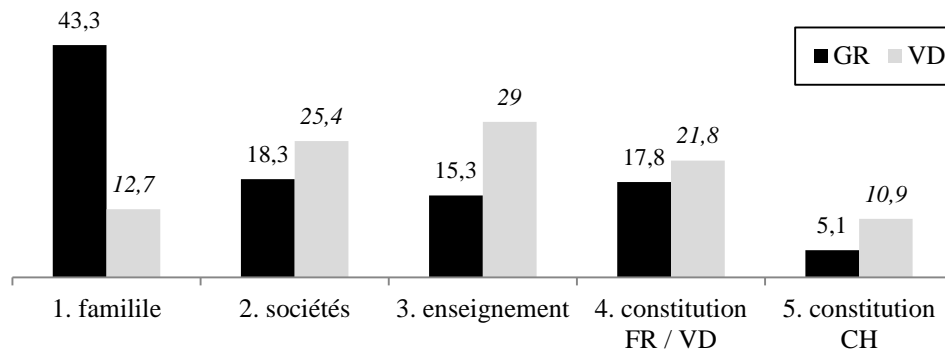


Lorsqu'on leur demande de prioriser les actions nécessaires pour enrayer la disparition du patois (fig. 15), les Gruériens semblent favoriser les stratégies familiales (« si le patois ne se parle plus en famille, il risque une mort lente, mais certaine »; « c'est tout jeune que l'on retient le mieux »), plutôt qu'institutionnelles (école, canton, confédération) – même si un répondant fait valoir que « l'État [fribourgeois] a interdit de parler le patois [et qu'] il n'a qu'à réparer son erreur ». En revanche, chez les Vaudois, la famille est peu perçue comme le cœur de la survivance, comme s'il était exclu de réactiver la transmission intergénérationnelle interrompue – ce qui n'empêche pas quelques démarches individuelles de réintroduction du patois. Ils s'en remettent plus volontiers à l'enseignement, puis à la protection constitutionnelle, cantonale plutôt que fédérale, dans la tradition fédéraliste suisse qui confie aux cantons la gestion de la politique linguistique – même si la constitution fédérale a été récemment modifiée pour mieux protéger le romanche et l'italien.

Figure 15 – Actions pour éviter la disparition du patois (% , n = 196/55 occ.)

Selon vous, le plus important pour que le patois ne disparisse pas serait... (max. 3 rép.)

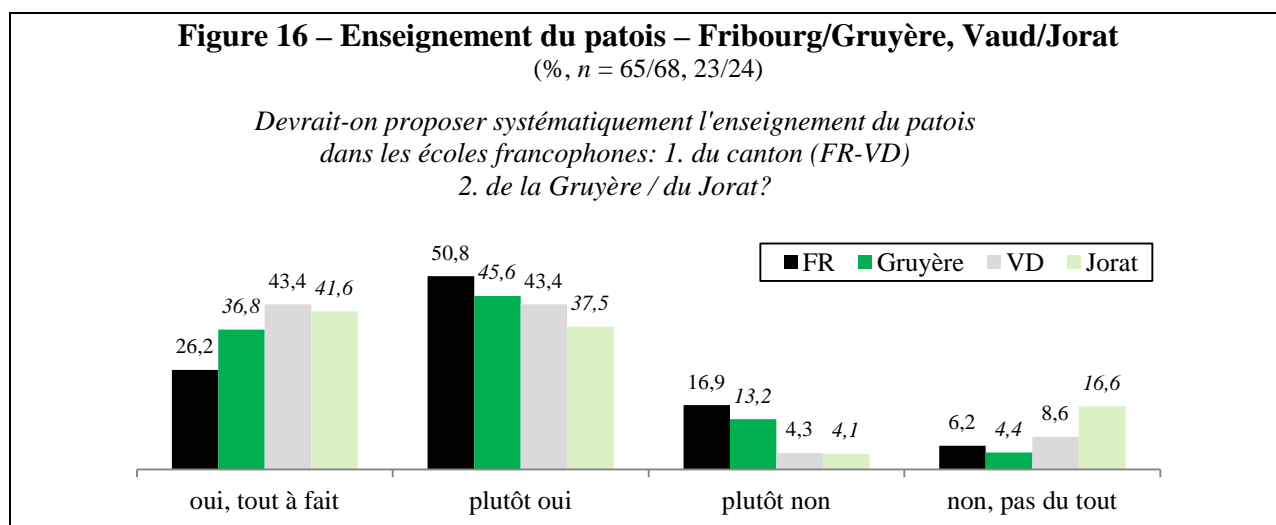
1. que les (grands-)parents le parlent avec leurs (petits-)enfants (GR) / qu'il soit plus parlé en famille (VD)
2. qu'il y ait plus de gens dans les sociétés qui font sa promotion (GR) / que les sociétés de patoisants soient plus actives (VD)
3. qu'il soit enseigné à l'école
4. qu'il soit protégé par la constitution fribourgeoise/vaudoise
5. qu'il soit protégé par la constitution fédérale



Interrogés sur la systématisation de l'enseignement du patois dans les écoles fribourgeoises et vaudoises (fig. 16), les répondants s'y montrent très majoritairement favorables, de façon encore plus marquée chez les Vaudois. À la même question appliquée au seul district de la Gruyère ou à la région du Jorat – considérée comme le dernier bastion du patois vaudois – les deux groupes réagissent quelque peu différemment. Les Gruériens sont plus enclins à vouloir réserver l'enseignement à la Gruyère, comme si la langue autochtone ne pouvait être enseignée aussi légitimement hors du territoire où elle reste très vivante. Les Vaudois sont au contraire légèrement plus nombreux à souhaiter un enseignement dans l'ensemble de leur canton, soit parce que la situation sociolinguistique dans le Jorat n'apparaît finalement pas si différente de celle qui prévaut ailleurs, soit par souci de ne pas compromettre

l'unité symbolique du canton – un répondant juge qu'en raison du jacobinisme vaudois, on ne pourrait dissocier le Jorat du reste du canton que le temps d'une expérience pilote.

Si les partisans de l'enseignement soulignent les expériences positives en milieu scolaire (Cycles d'orientation à Bulle et à La Tour-de-Trême) ou extrascolaire, les sceptiques rappellent que pour assurer la transmission, rien ne remplace l'immersion quotidienne, impossible dans le contexte social actuel. D'autres envisagent tout au plus une sensibilisation de type 'éveil au langage' (voir Elmiger dans ce volume, p. 89-105), et ajoutent que les compétences professorales sont rares, les programmes déjà chargés, ou encore que cet enseignement concurrencerait inutilement le français, présenté lui-même comme menacé (« il faudrait déjà faire quelque chose contre cet horrible 'français' »).



La question de l'enseignement des parlers locaux est liée aux normes d'écriture et donc à leur éventuelle standardisation. Historiquement, la coexistence de graphies locales a entravé la diffusion suprarégionale de textes en francoprovençal. Même entre cantons proches, l'intercompréhension peut être compromise par des systèmes phonétiques déroutants pour l'œil non averti.¹² Interrogés sur la nécessité d'unifier les parlers et sur le degré d'unification souhaitable (fig. 17), les répondants se montrent peu sensibles à la question de la diffusion du patrimoine francoprovençal dans la zone concernée. Si les Vaudois sont près d'un quart à envisager d'unifier la graphie dans toute l'aire linguistique, seuls 1,4% des Gruériens le souhaitent. Dans les deux cantons, ils sont presque une moitié à récuser la nécessité même d'une unification: ils insistent alors surtout sur la diversité des patois qui ferait leur charme, sur le respect dû à l'histoire régionale ou sur le lien entre langue et territoire (« bien conserver [le patois] de sa région, son esprit, son identité »), puis, dans une moindre mesure, sur le prévisible manque de collaboration interrégionale (« chacun dit que le sien est le meilleur »; « cela ne fait pas l'unanimité chez nous, difficile de forcer les autres ») ou le risque de confusion (« quelle horrible 'bouillie' cela donnerait? »). Quant aux 'unificateurs', ils soulignent qu'une harmonisation pourrait favoriser l'apprentissage et qu'une victoire sur les divisions faciliterait la survie du patois. Mais leur territoire de référence est d'abord vaudois ou gruérien, puis romand.

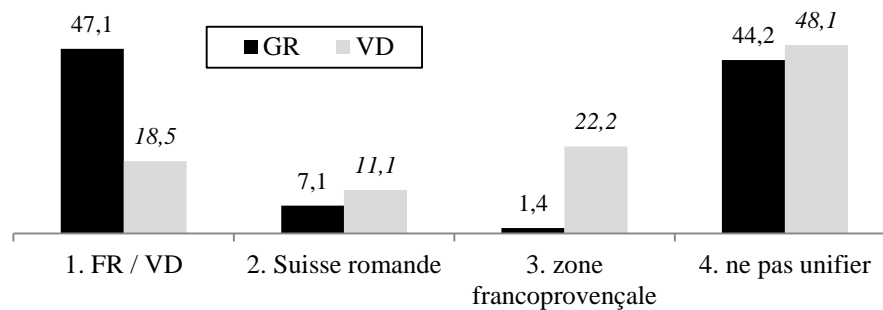
¹² Face à cette situation, dans les années 1990, le linguiste Dominique Stich (Stich 2003) a mis au point une orthographe supradialectale (dite ORB) plus proche de celle du français, permettant de transcrire des textes que leurs graphies rendaient hermétiques aux non-initiés; voir l'anthologie en fin de volume.

Les Gruériens sont particulièrement nombreux à mettre en avant leur attachement prioritaire à un territoire exigu plutôt qu'à une aire plus vaste. Notons que quelques-uns rappellent que les unifications régionales et suprarégionales ne s'excluent pas et que cette question est particulièrement complexe (l'un d'eux évoque les débats entre unificateurs et décentralisateurs en zone romanche ou occitane).

Figure 17 – Unification des graphies (% , n = 70/27 occ.)

Le patois est réputé difficile à écrire. Certains font des efforts pour unifier l'écriture. Diriez-vous qu'il faut plutôt...

1. unifier l'écriture des patois fribourgeois/vaudois
2. unifier l'écriture des patois apparentés en Suisse romande
3. unifier l'écriture des patois de toute la zone 'francoprovençale'
4. ne pas chercher à unifier les patois



Selon la perspective, les patoisants peuvent être qualifiés de bilingues (si l'on tient compte de leur compétence langagière) ou de 'diglosses' (si l'on se réfère au statut social et à la fonction des deux langues qu'ils utilisent, l'une, plus écrite et normée, étant plus prestigieuse; voir Lüdi 1990). Dans le cas des répondants vaudois, ce bilinguisme ou cette diglossie se trouvent à l'état élémentaire ou résiduel, puisque très peu ont une pratique spontanée et fréquente du parler local. Mais leurs représentations de la diglossie n'en sont pas moins proches de celle des Gruériens. Lorsqu'on demande aux répondants s'il convient de regretter ou de saluer l'évolution de la Suisse romande par rapport à celle de la Suisse alémanique (résorption de la diglossie dans le premier cas, maintien dans le second), ils sont très majoritairement enclins à penser qu'il est « dommage » ou « très dommage » que la Suisse romande n'ait pas vu coexister durablement les deux langues constitutives de la diglossie historique (fig. 18).

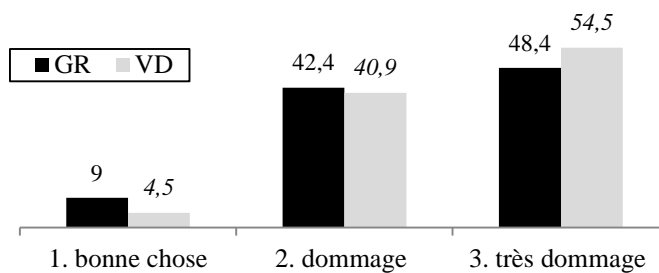
Ceux qui estiment (très) regrettable la disparition d'une diglossie romande à grande échelle évoquent le gâchis linguistique qu'a su éviter la Suisse alémanique en ne stigmatisant pas les dialectes comme socialement inférieurs. Il n'est cependant pas sûr que tous souhaitent une diglossie 'à la suisse-allemande'. Un répondant qui a coché « très dommage » choisit aussi d'exprimer sa colère face à un dialecte qui prend de plus en plus le pas sur l'allemand standard dans les médias alémaniques. Quelques répondants se montrent par ailleurs clairement satisfaits que leur coin de pays ne soit pas un espace linguistique aussi complexe que la Suisse alémanique. Le fait de défendre une langue non normée n'amène manifestement pas forcément à considérer toute diglossie avec bienveillance: certains véhiculent une vision puriste voulant qu'une diglossie trop générale nuise à la maîtrise de la langue standard, voire jugent anachronique le culte trop exclusif du parler local. Un répondant semble ainsi subordonner la quête d'une certaine visibilité pour la langue régionale à la suprématie des langues

(inter)nationales (« nous devons au patois un devoir de mémoire, mais j'apprécie que nous parlions en Suisse romande une langue unique, le français, qui est d'ailleurs en grand péril »),¹³ comme si une trop grande diversité linguistique dans un pays francophone risquait d'affaiblir le statut du français face à l'anglais – désigné implicitement.

Figure 18 – Diglossie en Suisse romande (% , n = 66/22)

Quand vous voyez que tous les Alémaniques parlent suisse-allemand, mais que peu de Romands parlent patois, pensez-vous plutôt que... ?

- | | |
|--------------------------|---|
| 1. c'est une bonne chose | <i>(la situation en Suisse alémanique est compliquée et il vaut mieux que ce soit plus simple en Suisse romande)</i> |
| 2. c'est dommage | <i>(les Romands, même sans donner autant de place aux patois qu'en Suisse allemande, auraient dû s'y intéresser plus)</i> |
| 3. c'est très dommage | <i>(les Romands auraient dû conserver leurs patois partout, comme en Suisse allemande)</i> |



Lorsque les Gruériens évoquent les raisons qui, selon eux, ont mené à la disparition de la diglossie en Romandie, mais pas en Suisse alémanique, ils soulignent très souvent le poids de l'interdiction du patois par les autorités fribourgeoises, ainsi que l'oppression intériorisée – lorsque les patoisants ont 'accepté' l'idée que leur langue n'était pas digne de survivre (« notre dialecte a été interdit et vilainement réprimé par nos 'excellences' du début du XX^e siècle, et très méprisé par ceux qui le parlent »). Dans une moindre mesure, ils remarquent qu'Alémaniques et Romands auraient un rapport différent à leur langue standard de référence et à leur 'grand voisin'. Ainsi, la moindre valorisation des langues non normées dans le monde francophone expliquerait que les Romands, plus proches des Français que les Alémaniques ne le sont des Allemands, aient été moins désireux de se démarquer en cultivant une langue distincte. Le patriotisme linguistique alémanique expliquerait par ailleurs pourquoi les germanophones fribourgeois n'ont jamais mis en pratique l'interdiction de la langue locale. Quelques-uns évoquent enfin des différences de nature linguistique (p. ex. un grand éloignement entre les parlers francoprovençaux et le français) ou encore la 'modernité' des Romands qui auraient

¹³ Cette attitude patrimoniale rappelle Louis Gauchat (1914, 4-5) qui évoquait déjà le devoir de mémoire des Romands envers le patois, mais sans envisager de le conserver comme langue d'usage: « [L]a Suisse romande a eu une fois [nous ajoutons l'italique] une langue à elle, telle qu'elle n'existe nulle part ailleurs. Cette langue, qui était vraiment de chez nous, la Suisse est en train de la perdre. [...] Nous n'aurons garde de nous répandre à ce sujet en *plaintes vaines*, car c'est là une *nécessité économique* imposée par les circonstances, et il serait puéril de nier les *avantages de cette transformation*. Mais la Suisse [...] ne ferait-elle rien pour *sauver d'un oubli total* l'instrument si original de la pensée de nos pères [...] ? »

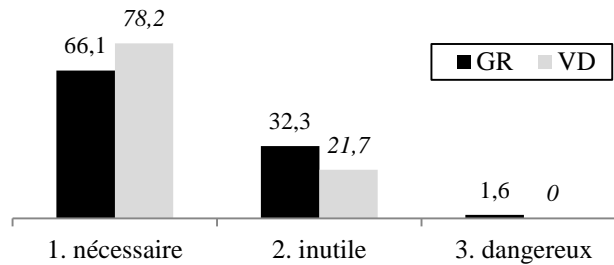
compris qu'une diglossie durable est un prix trop lourd à payer pour une société en voie de déruralisation (« le Romand est plus évolué »; « chez nous, nous parlons français à l'école et ne mélangeons pas tout »).

Pour terminer, observons que les répondants sont non seulement disposés à promouvoir une forme de reconnaissance officielle du bilinguisme français/patois par le biais de l'école, mais qu'ils envisagent très favorablement (fig. 19) un embryon de signalisation bilingue (p. ex. à l'entrée d'un village) comme mesure emblématique – d'autant plus concevable par le minoritaire qu'elle apparaît peu contraignante pour le majoritaire. Deux tiers des Gruériens et encore davantage de Vaudois déclarent ainsi que l'implantation de panneaux bilingues serait « un geste symbolique nécessaire ». À leurs yeux, le patois fait bel et bien partie des lieux de mémoire dignes d'être intégrés à la politique culturelle cantonale – à défaut d'une politique linguistique en bonne et due forme.

Figure 19 – Panneaux bilingues français/patois (% , n = 62/23)

Dans certaines régions bilingues, on trouve des plaques de rue en deux langues; diriez-vous que des panneaux bilingues français/patois, par exemple à l'entrée du village, seraient...

1. un geste symbolique nécessaire, compte tenu de l'histoire culturelle de la région
2. quelque chose d'inutile, la région étant maintenant majoritairement francophone
3. un danger pour la cohésion des francophones de la région



Au-delà de leur statut comme praticiens plus ou moins actifs du patois, nos répondants vaudois et gruériens semblent proches dans la mesure où dans les deux associations, certains souhaitent transmettre un parler qu'ils considèrent largement sous son angle patrimonial – parfois dans une certaine tradition spiritualiste ou essentialiste reynoldienne –, comme si le patois était l'émanation d'un territoire vecteur d'une douce nostalgie et comme si, à l'image du *ranz des vaches* évoqué par un répondant, il pouvait plonger dans la rêverie historique tant les patoisants que les non-patoisants en quête d'identité régionale. Comme nous l'avons vu, les néolocuteurs (ou non-locuteurs) vaudois, dont la langue a disparu de l'environnement social depuis des décennies, sont moins enclins à parler patois qu'à parler *de* patois, et ils confient parfois sans détour qu'ils ont une approche intellectuelle de cette langue qu'ils ne parleront jamais 'comme autrefois'. Mais au risque de déplaire aux puristes, certains suggèrent que malgré leur insécurité linguistique, ils participent tout aussi légitimement qu'ailleurs à la pérennisation du fait patois (« n'étant pas locuteur, je ne parle le patois qu'avec ma fille âgée de 4 ans dans une sorte de sabir français/patois »). Si la Gruyère apparaît encore comme un 'réservoir' de locuteurs, comme un eldorado patoisant à l'échelle romande, on y a vu s'amorcer une transition

vers un nouveau mode de transmission du parler local – dont les locuteurs natifs n'auraient plus l'apanage –, et le dilemme que rencontre l'Association vaudoise des amis du patois (parler *le* ou *de* patois, enseigner une langue ou évoquer ses *traces* dans l'autre langue) nous éclaire sur les enjeux à venir dans l'ensemble de la Suisse romande.

Nous avons du reste observé que la vision du patois qu'ont certains néolocuteurs s'apparente à celle d'un palimpseste qui révélerait peu à peu sa présence au cœur même du français. L'idée d'une distinction rigide entre français (régional) et patois disparaît parfois au profit de celle d'un continuum, d'une circulation plus fluide entre les langues: « mon français était si teinté de patois que je pense parfois être à moitié de langue maternelle francoprovençale [...]. Lorsque j'ai appris le patois, ce n'était pas une langue étrangère, mais une langue refoulée au fond de moi-même qui revivait ». Et un autre répondant évoque en ces termes la langue fantôme: « Une mentalité propre au patois vaudois s'est maintenue dans le 'parler vaudois', fait d'un français truffé de mots patois qui ont été 'francisés' pour ne pas tomber dans l'illégalité de l'usage du patois, qui était sévèrement sanctionné dans les écoles ».

Tant en Gruyère qu'en Pays de Vaud, l'optimisme de rigueur ne signifie pas que la foi en la survie du patois est inébranlable, mais outre les stratégies d'enseignement ou de protection active et au-delà de la diversité des représentations, certains semblent tabler sur la permanence de niches où le patois survivrait à la disparition des locuteurs natifs, voire renaîtrait sous une autre forme. Certes, la solidarité entre régions patoisantes de l'aire francoprovençale semble peu présente, même chez des Vaudois apparemment plus à même de diluer leur ancrage local dans une perspective transnationale – comme pour compenser leur isolement. L'unification graphique, parfois présentée comme une bouée de sauvetage pour toute situation d'émiettement dialectal et d'effritement du nombre de locuteurs natifs, reste une question controversée: en 2007 sont parues à la fois une édition gruérienne de l'album de Tintin *L'affaire Tournesol* (Hergé 2007a) et une version en écriture supradialectale (Hergé 2007b).¹⁴ Or, cette dernière n'a pas trouvé aussi aisément son public puisque ses promoteurs ne pouvaient s'appuyer sur un capital de sympathie lié à une conscience linguistique suprarégionale.

Pourtant, le cas du francoprovençal n'est-il pas finalement moins unique qu'il n'y paraît, y compris à l'aune helvétique? Qu'on songe aux difficultés qu'éprouvent les promoteurs du *rumantsch grischun* face aux défenseurs des 5 idiomes écrits dans les Grisons – alors même que la construction identitaire romanche, aux assises indiscutables, a depuis longtemps transcendé l'éclatement géographique et linguistique. On ne s'étonne donc guère que l'idée même d'un francoprovençal unifié susceptible de resserrer les liens entre régions éloignées – mais aussi entre des générations qui ont chacune un rapport différent au parler ancestral – peine à s'imposer dans un domaine linguistique dont le morcellement rend complexe toute stratégie de planification de la langue. Alors que seuls les linguistes – et encore – semblent s'accorder sur le nom même de la langue en question, les défenseurs des variantes gruérienne et vaudoises du francoprovençal ont sans doute encore de beaux jours devant eux – à condition toutefois de favoriser activement une meilleure interaction entre locuteurs, néolocuteurs et non-locuteurs.

¹⁴ Une version en vaudois a été conçue par un collectif de patoisants, mais n'a jamais été publiée.

Bibliographie

- Berruto, Gaetano, 1987, « Lingua, dialetto, diglossia, dilalia », dans Günther Holtus/Johannes Kramer (éd.), *Romania et Slavia Adriatica*, Hamburg: Buske, 57-81.
- Bourdieu, Pierre, 1977, *Langue française*, 34, 17-34.
- Cavalli, Marisa/Daniel Coletta, 2003, *Langues, bilinguisme et représentations sociales au Val d'Aoste*, Aoste: IRRE-VDA.
- Currat, Christophe, 1992, *Dictionnaire patois-français et français-patois du sud fribourgeois*, Fribourg: La Sarine.
- Duchêne, Alexandre/Monica Heller (éd.), 2007, *Discourse of Endangerment. Ideology and Interest in the Defense of Languages*, Londres: Continuum.
- Duboux-Genton, Frédéric, 1981, *Dictionnaire du patois vaudois*, Oron: Campiche.
- Gauchat, Louis, 1914, « Notice historique », *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*, Berne/Zurich: Bureau du Glossaire.
- Jodelet, Denise (éd.), 1989, *Les représentations sociales*, Paris: PUF.
- Lüdi, Georges, 1990: « Diglossie et polyglossie », dans Günther Holtus/Michael Metzeltin/Christian Schmitt (éd.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, V/1, Tübingen: Niemeyer, 307-334.
- Maître, Raphaël/Marionette Matthey, 2007, « Who wants to save 'le patois d'Évolène'? », dans Duchêne/Heller, 76-98.
- Meune, Manuel, 2012a, *Pratiques et représentations des langues chez les locuteurs du francoprovençal fribourgeois. Enquête sur la Société des patoisants de la Gruyère*, Montréal: Université de Montréal.
[http://littlm.umontreal.ca/fileadmin/Documents/FAS/litterature_langue_moderne/Documents/4-Repertoire/francoprovençal_gruyere_2012.pdf]
- , 2012b, *Pratiques et représentations du francoprovençal chez les néolocuteurs vaudois. Enquête sur l'Association vaudoise des amis du patois*, Montréal: Université de Montréal
[http://littlm.umontreal.ca/fileadmin/Documents/FAS/litterature_langue_moderne/Documents/4-Repertoire/francoprovençal_vaud_2012.pdf]
- , 2010, « Francoprovençal, français et (suisse-)allemand: l'asymétrie linguistique dans les cantons de Fribourg et du Valais », *Glottopol*, 16: 48-66
[www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/telecharger/numero_16/gpl16_05meune.pdf].
- Page, Louis, 1971, *Le patois fribourgeois et ses écrivains*, Romont: La colline.
- RéseauPatrimoineS [Association pour le patrimoine naturel et culturel du canton de Vaud], 2009, *Le patois vaudois, patrimoine culturel immatériel*, Lausanne: RPS.
- Reymond, Jules/Maurice Boassard, 1979, *Le patois vaudois. Grammaire et vocabulaire*, Bière: Cabédita.
- Singy, Pascal, 1996, *L'image du français en Suisse romande. Une enquête sociolinguistique en Pays de Vaud*, Paris: L'Harmattan.
- Stich, Dominique, 2003, *Dictionnaire francoprovençal/français – français/francoprovençal*, Thonon-les-Bains: Le Carré.

Documents en francoprovençal

- Hergé, 2007a, *L'Affère Tournesol* [traduction en gruérien et lexique: Joseph Comba], Tournai: Casterman.
- , 2007b, *L'Affère Pecârd* [traduction en francoproval supradialectal et lexique: Dominique Stich], Tournai: Casterman.